

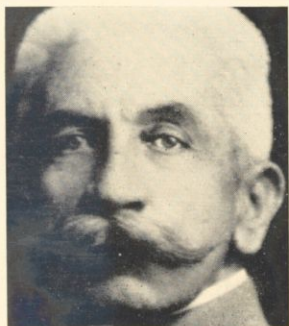
8

LEURS FIGURES

Guillaume de Tarde

LYAUTEY

LE CHEF EN ACTION



nrf

GALLIMARD

5A
2L

LYAUTEY

1485

8° G
14618
(H3)

DL 28 5 1959 6236

THE

AMERICAN

LIBRARY

100

LEURS FIGURES

Guillaume de Tarde

LYAUTEY

LE CHEF EN ACTION

nrf

GALLIMARD

4^e édition



*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays y compris la Russie.
© 1959, Librairie Gallimard.*

INTRODUCTION

Les hasards de la vie m'ont valu, dans ma jeunesse, une expérience rare. L'homme extraordinaire que fut Lyautey, j'ai eu la chance, non pas seulement de le rencontrer, mais de vivre et de travailler à ses côtés. Ce génie de l'action je l'ai vu dans l'action, j'ai coopéré avec lui dans l'action, à un des postes de commande les plus proches de lui, pendant les années sans doute les plus fertiles de sa vie et où, malgré l'éclipse du Ministère de la Guerre, il s'est senti le plus maître de ses moyens ¹.

J'avais vingt-neuf ans quand cette expérience a commencé. Mais l'emballement de la jeunesse, l'enivrement, à cet âge, d'une vie de pouvoir, de beauté, de travail, de fantaisie, de soleil et d'admiration ne m'ont pas ébloui au point d'annihiler en présence du Chef toute faculté d'observation et de réflexion. Transplanté brusquement, du vieux terroir critique où j'avais vécu jusque-là, sur le sol neuf de l'action, je gardais de mes premières habitudes d'esprit, au milieu de l'étourdissement du choc, le don d'étonnement et le souci d'analyse.

1. Années 1914 à 1920. J'ai exercé alors auprès de lui les fonctions de Secrétaire Général adjoint du Protectorat du Maroc (février-août 1914), puis le Secrétaire Général par intérim (août 1914-juillet 1915), plus tard de Chef adjoint du Cabinet Civil au Ministère de la Guerre (décembre 1916-mars 1917), enfin de Directeur des Affaires Civiles du Maroc (juin 1917-fin 1920).

C'est ce qui m'autorise aujourd'hui, plus de trente ans après cette expérience mais en pleine possession de mes souvenirs et avec tout le recul, ou plutôt toute l'altitude de l'âge, à tenter de restituer sur le vif, dans sa vérité, la figure de Lyautey.

Peu d'hommes ont donné lieu, de leur vivant même et au lendemain de leur mort, à une littérature aussi nourrie et aussi concordante dans le panégyrique : Lyautey n'en reste pas moins, en tant qu'homme, en tant que Chef, assez mal connu sinon même méconnu. Nous sommes documentés sur les grandes étapes de son histoire, nous connaissons les anecdotes qui forment sa légende, nous avons appris le catéchisme de ses doctrines (et cette matière n'est encore rien auprès de toute celle qu'il reste à dégager de sa correspondance, de ses rapports, des souvenirs et des témoignages contemporains!); mais ce qu'il était en réalité dans la vie et dans le service, ce qu'il était en chair et en os, surtout en muscles et en réflexes, comment il travaillait, comment il agissait, comment il obtenait des hommes l'adhésion et l'exécution, — nous n'avons sur ce point que des renseignements indirects ou des témoignages incomplets. Une analyse, non pas statique mais dynamique de Lyautey, une vivisection de son génie en liberté, personne à ma connaissance ne l'a entreprise.

C'est cette lacune que j'ai voulu combler dans la mesure de mes moyens. Je n'étais pas le seul qualifié pour une telle tâche : une vingtaine d'hommes, parmi ceux qui faisaient partie de la première équipe, celle des « temps héroïques » du Maroc, eussent été capables de la mener à bien. Mais le terrain est vaste, et ils auront le loisir de me compléter, au besoin de me redresser.

Précisons l'objet de cet ouvrage.

Il n'est pas *historique*. L'histoire de Lyautey n'est pas de mon ressort; et si j'ai été amené à faire une incursion dans ce domaine, c'est pour l'intelligence du sujet et parce que la psychologie de l'homme m'a paru de nature à éclairer son histoire et inversement.

Ni *apologétique*. L'apologie systématique, en confirmant l'esprit public dans une conception simpliste et conventionnelle du héros sans tache et quasi surhumain, agit à contresens de toute apologie véritable, qui est de restituer le héros dans toute sa vérité humaine, dans toute la vérité accessible de ses sentiments humains, dont les contrastes, le chaos, les interférences, les métamorphoses constituent par leur excès même précisément le génie.

Mais, avant tout, *psychologique* : il s'agit, en prenant comme terrain d'étude le cas d'un chef incontesté sur lequel il existe encore des témoignages directs et vivants, de contribuer à l'étude de ce phénomène psychique d'irradiation humaine qu'est le commandement. Il s'agit de ressusciter le Lyautey vrai, celui de tous les jours, de le mettre en pleine lumière et de le regarder agir. De cette succession d'images réelles et mobiles, souvent très différentes des images d'Epinal connues, se dégageront pour nous, à l'analyse, ces deux éléments essentiels de l'action du Chef sur les hommes : l'homme et les méthodes. *L'homme*, c'est-à-dire ce qu'il y avait en lui de spécifique, de personnel, d'unique, et par là même à la fois d'inimitable et de prestigieux (car il émane de l'inimitable une force de rayonnement humain); ce qu'il y avait de Lyautey en Lyautey, le foyer de son prestige. *Les méthodes*, c'est-à-dire les règles et procédés, fruits de l'expérience, qu'il utilisait dans le commandement, comme ayant à ses yeux une

valeur générale; ce qu'il y avait en Lyautey de délibérément universel et commun; par quels moyens à l'usage de tous il dirigeait les hommes.

Outre leur intérêt philosophique, cette analyse de l'homme, cette étude des méthodes présentent surtout un intérêt *humain* ou, dans un sens large, *moral*.

Quelle moralité tirer de l'analyse du génie? Celle-ci tout d'abord, à mon sens : le culte raisonné des génies et des héros propage l'admiration. Vertu collective, elle fortifie le groupe par l'exaltation commune. Elle fait plus, elle crée un milieu favorable à l'éclosion des élites : l'admiration suscite la valeur; un milieu enthousiaste engendre de grands hommes.

Cette vertu, sans doute, n'est guère le propre de la France, où le dénigrement, la jalousie, l'envie se dissimulent trop souvent sous le masque de l'ironie, de l'esprit critique ou de l'« esprit » tout court, dans un faux décor de liberté de pensée. Notre pays a connu pourtant des époques vibrantes. L'entretenir de ses grands hommes authentiques, lui apporter des raisons de les admirer et de les consacrer, c'est contribuer pour son plus grand bien à la rééducation de son enthousiasme et de sa foi. Mais encore lui faut-il des raisons valables. Le temps n'est plus, en France (si ce temps a jamais été) des superstitions de l'idolâtrie et de la magie. Dans un pays dont le sens critique, une fois débarrassé de ses tares, restera toujours l'une des forces essentielles, ce serait faire œuvre néfaste, en l'avilissant à ses propres yeux, que de vouloir restaurer le culte des grands hommes autour de quelque imagerie grossière, présentant à l'usage des masses, sous le prétexte d'une simplification indispensable, les déformations et les artifices d'une fausse naïveté. Chassons

le surhomme de l'homme comme le surnaturel de la nature : le génie ne *surpasse* pas l'homme, il l'*amplifie* ; le génie n'est pas surhomme mais homme à la deuxième puissance. Il n'est de merveilleux que du naturel, de divin que de l'humain. Nos nouveaux saints sont des saints sans miracles.

D'un tel culte conscient et raisonné nul n'est plus digne que Lyautey, dans toute la vérité de ses contrastes et de ses excès. C'est le portrait que j'ai tenté de broser ici : heureux s'il nous donne des raisons nouvelles d'admirer un Chef.

De l'admirer et de retenir sa leçon. Car il a aussi une valeur d'exemple : la connaissance de Lyautey dégage un enseignement.

Quel exemple ? Quel enseignement ? Celui du génie ? Mais par nature le génie n'est pas imitable ! Telle est du moins, l'opinion courante sur la nature du génie ; dans cette conception simpliste, obscure et absolue, dont témoignent tant d'expressions empruntées au vocabulaire mystique (« démon », « illumination », « souffle », « inspiration »), le génie serait un phénomène unique en soi, sans précédent et sans descendant, inexplicable, incommensurable, indivisible à l'analyse, une manifestation de caractère quasi divin, une forme humaine de Révélation... Comment donc pourrait-il servir d'exemple, à plus forte raison d'enseignement ? Etant par nature, à proprement parler, « sans exemple », comment pourrait-il être lui-même « exemplaire » ? La connaissance exacte et approfondie de tel ou tel homme de génie, de ses origines, de son histoire, de ses manifestations et de ses œuvres ne saurait contribuer dès lors, — ni à en faire naître de nouveaux, car l'éclosion du génie échapperait à toute influence et à toute loi, — ni à en révéler d'existants, car il serait

de l'essence même du génie, de se connaître et de s'imposer, il n'y aurait, par définition, pas de génie qui s'ignore, pas de génie méconnu ou inconnu...

On ne nie pas que ce phénomène que nous appelons le génie soit un accident fortuit dont l'existence défie toute prévision et toute intervention. Mais ce qui importe, c'est que son existence se manifeste, et il se peut qu'elle ne se manifeste pas. Le génie n'est pas dieu mais essentiellement homme : rencontre prodigieuse mais naturelle, humaine, d'autant plus prodigieuse que plus naturelle, plus humaine. Quoi d'inconcevable, dès lors, à ce que ce prodige humain porte la marque de telle ou telle faiblesse, de telle ou telle imperfection humaines, et qu'il existe des hommes de génie, prodigieusement doués dans le domaine de la raison, de l'intuition, de l'expression ou de la foi, mais privés du don de s'imposer, privés même de la conscience de ce qu'ils sont, ou dont le génie a pour essence de rester dans l'ombre et de s'ignorer?

Le génie de l'action, à vrai dire, porte nécessairement la marque du prestige; et le prestige, par essence, n'est autre chose que le don de s'imposer, uni à la conscience du pouvoir qu'il implique. Mais ce don seul n'est pas le génie : encore faut-il que les circonstances lui aient permis de s'exercer sur un vaste terrain de lutte et de triomphe. Ces circonstances, dans quelle mesure l'homme les a-t-il lui-même créées ou sollicitées? Dans quelle mesure les a-t-il reçues des hasards heureux de la naissance ou de la vie? Certes, c'est le destin même du génie de l'action que d'être constamment aux prises avec des obstacles qui l'entravent et que suscite souvent sa seule approche; mais sa tâche n'est pas égale dans tous les cas. Comment ne pas admettre que les mêmes dons de prestige puissent

éclore dans des milieux différents plus ou moins chargés de handicaps sociaux, dans des voies différentes plus ou moins riches de circonstances et de rencontres, dans des générations différentes plus ou moins accueillantes et résonnantes, et que dès lors, là où les uns ont réussi à percer, d'autres, parce que pour eux le monde a été plus lourd à soulever, les hasards plus rares ou plus tardifs, aient pu rester dans l'ombre, seuls avec leurs dons sans emploi, méconnus, ou trahis par l'âge au moment même de se révéler enfin? Et que dire des méfaits de l'orgueil qui, chez certaines âmes d'élite, neutralise par le mépris de l'opinion le don de s'imposer à elle en la dominant?

Dans la conception commune, on pose *a priori* qu'il n'est de génie que révélé parce qu'il est de l'essence même du génie de se révéler; mais ce n'est là qu'une tautologie. Il est vraisemblable au contraire que le monde cache, perdus dans sa masse, d'obscurs créateurs d'idées, de formes ou de vie, d'obscurs conducteurs ou pétrisseurs d'hommes qu'il ignore et qui, parce qu'ils restent ignorés, s'ignorent souvent eux-mêmes. Dès lors l'exemple du génie, à condition qu'il apparaisse dans sa réalité humaine et proche, peut être doublement rayonnant :

Il est capable de déterminer certaines vocations. Que de vocations manquées ou perdues parce que les dons réels d'un être lui restent cachés ou lui paraissent illusoires! C'est de la pleine conscience de ses dons propres que jaillit chez l'homme, avec la foi en lui-même, la vocation : cette prise de conscience, l'exemple un jour la déclenche... Elle peut, il est vrai, s'abuser sur elle-même : l'exemple déclenche aussi de fausses vocations. L'imitation des héros, surtout des héros de l'action, risque de semer les germes d'une sorte

d'ivresse des grandeurs, revanche mentale de la médiocrité : nous avons vu l'imitation de Lyautey provoquer autour de lui certaines vocations illusoires qui n'étaient que pauvres singeries. Mais ce risque est d'autant plus faible que l'image du héros dessinée en traits moins simples, moins grossiers, apparaît plus complexe au contraire dans sa réalité vivante : le Lyautey qu'on imitait ainsi n'était qu'un Lyautey de parade ; le Lyautey vrai, tout suggestif qu'il fût, n'était pas imitable.

Si l'étude de l'homme constitue un exemple, l'examen des méthodes comporte un enseignement d'ordre plus direct et plus pratique : celui du commandement.

Enseigner le commandement, qu'est-ce à dire ? Enseigner l'art d'être un grand chef ? Enseigner ce don extraordinaire, ce privilège miraculeux dévolu à certains hommes rares qui seuls, parce qu'ils sont nés chefs, ont mission de commander aux hommes, de leur imposer l'obéissance ? Car telle est, en France la conception courante, entachée de romantisme (porte-t-elle la marque de l'expérience napoléonienne ?) du commandement. Mais les méthodes de Lyautey protestent contre une telle conception. Pour lui, bien au contraire (point capital de sa doctrine explicite ou implicite), le commandement n'est nullement un monopole du génie détenu de haut par quelques grands Chefs : il s'exerce au contraire tout le long et jusqu'en bas de la chaîne du pouvoir, à tous les échelons de l'exécution. L'exécution d'un ordre n'est pas une transmission automatique mais un ordre secondaire et corollaire : exécuter, c'est commander à son tour. D'où il suit qu'en revanche, commander c'est déléguer en partie ses pouvoirs de chef, c'est laisser à l'exécution matière à commandement (les ordres d'un chef doivent être tels qu'en les exécutant ses subordonnés les commandent). Il y a

donc un métier de chef, et ce métier, qui comporte tous les degrés, s'apprend. A la conception commune, à la fois romantique et mécanique, du commandement (romantique quant au rôle du chef, mécanique quant au rôle des exécutants), s'oppose la conception de Lyautey, positive et vivante : non plus un Chef et des masses, mais un Chef et des Chefs, une pyramide de Chefs. Non plus une tyrannie surnaturelle mais une hiérarchie organique. Il est question, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, d'une Ecole de Meudon dont rêvait Napoléon, mais ce n'était qu'une Ecole de Rois. L'Ecole de Lyautey est une Ecole de Chefs, ou plutôt l'Ecole de beaucoup d'Ecoles de Chefs.

C'est une question assez vaine en soi que celle de savoir si le commandement est par nature un don inné qu'il ne peut s'agir que de révéler et de cultiver, ou une de ces facultés acquises qui peut être le fruit de l'éducation. Ce dilemme, d'ailleurs, se pose-t-il nécessairement? et dans quelle mesure révéler ou cultiver un don, n'est-ce pas le créer par l'éducation? dans quelle mesure susciter l'éclosion d'une faculté, n'est-ce pas exploiter un don préexistant? Je laisse aux philosophes le soin de répondre. En réalité le pouvoir du chef, comme celui de l'artiste, combine deux éléments : le *don* (de création ou d'évocation chez l'un, de suggestion chez l'autre), qui est inné par définition; la *méthode* (ou le métier) qui est acquise. Deux éléments qu'il est souvent difficile de démêler, plus encore de doser chez un homme, et dont l'importance respective varie d'ailleurs suivant les fonctions (c'est ainsi, par exemple, que les fonctions d'un chef de service exigent plus de méthode que de rayonnement, et qu'il faut, au contraire, plus de rayonnement que de méthode à un chef de chantier) : ils coexistent toujours, néanmoins,

dans le commandement. On s'explique dès lors que les plus grands chefs de l'histoire, tout différents qu'ils fussent dans leurs personnalités hétérogènes, aient pu se copier l'un l'autre par-delà le temps : César imite Alexandre; Napoléon, Alexandre et César; Lyautey. quoi qu'il en ait, Napoléon... Ils ne copient pas leur génie mais leurs procédés.

Ainsi, dans la personne même d'un chef génial il n'y a pas que le génie; et s'il ne lui appartient pas de communiquer le pouvoir de suggestion dont il est doué, du moins peut-il transmettre les idées, les doctrines et les méthodes qu'il met au service de ce pouvoir. C'est le cas de Lyautey :

Son *prestige* personnel, l'extraordinaire sortilège de son ascendant de Chef, ce don unique qui lui appartenait en propre, est mort avec lui : il n'est pas question de l'enseigner, mais on peut tenter de l'expliquer, à tout le moins de le mettre en lumière.

En revanche il nous lègue des *principes* et des *méthodes* de commandement : la plupart de ces principes et de ces méthodes, bien loin d'être l'apanage du génie, sont valables pour le commun des mortels, j'entends pour tous ceux qui, sans dons exceptionnels mais avec la volonté et la foi, sont investis à quelque titre que ce soit de la mission du Chef.

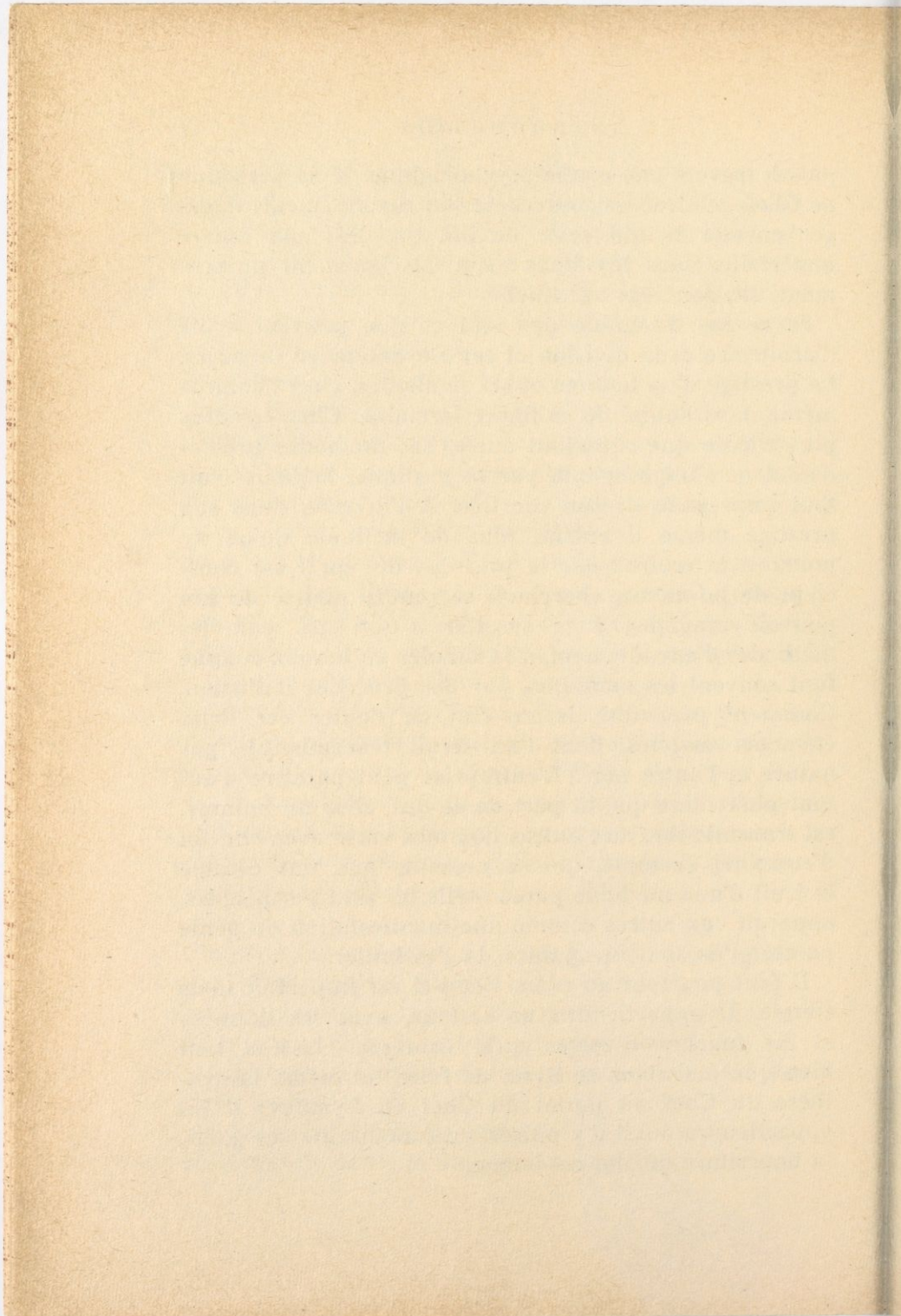
Telle est donc la double leçon de Lyautey : son génie propage l'admiration, peut-être la vocation; ses méthodes enseignent le commandement. Mais génie et méthodes sont chez lui si étroitement liés qu'on ne peut expliquer les méthodes sans avoir analysé les éléments du génie.

C'est ce que j'ai voulu tenter ici. A la lumière de son histoire intérieure le long d'une carrière hors série,

puis à travers une coupe psychologique de sa personne de Chef, éclairer les sources de son rayonnement; dégager ensuite ce qui reste de lui, par-delà son œuvre matérielle, dans les âmes : son enseignement proprement dit, son legs spirituel.

Je ne me dissimule pas tout ce que peuvent avoir d'arbitraire cette division et cette ordonnance du sujet. Le prestige d'un homme et ses méthodes, c'est l'homme même dans l'unité de sa figure humaine. Chez Lyautey plus encore que chez tout autre. Ses méthodes prétendaient ne s'imposer que par la pratique, laquelle était tout imprégnée de son prestige. A l'inverse, dans son prestige même il entrait plus de méthode qu'on ne pourrait le croire : car le prestige, dès qu'il est conscient de lui-même, cherche à se rendre maître de son pouvoir magique, à le susciter à son gré par des méthodes d'envoûtement, à le simuler au besoin, comme font souvent les médiums, par des procédés d'illusion. Comment prétendre isoler l'un de l'autre ces deux éléments associés, dont l'un serait transmissible par nature et l'autre non ? L'entreprise peut paraître d'autant plus vaine que la part de ce qui, chez un homme, est transmissible aux autres hommes varie avec chacun d'eux : tel exemple, qui se présente aux uns comme le fruit d'une méthode parce qu'ils lui sont perméables, apparaît aux autres comme une manifestation du génie parce qu'ils sont incapables de l'assimiler.

Il faut pourtant un plan. Celui-ci est imparfait mais simple. Il appartiendra au lecteur, avec les données et les touches diverses qu'il trouvera classées tant bien que mal dans ce livre, de faire lui-même la synthèse du Chef ou plutôt du Chef en Lyautey ; il lui appartiendra aussi d'y puiser, en fonction de ses goûts, la nourriture qui lui est bonne.



PREMIÈRE PARTIE

VOCATION ET DESTIN DE LYAUTEY

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 18, PART 1, 1888

CONTENTS

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 18, PART 1, 1888
CONTENTS
PAGES
THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 18, PART 1, 1888
CONTENTS
PAGES

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 18, PART 1, 1888
CONTENTS
PAGES
THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 18, PART 1, 1888
CONTENTS
PAGES

L'histoire de la « vocation » de Lyautey, l'histoire de son génie aux prises avec lui-même, avec les hommes et avec les choses, cette biographie intérieure au travers des faits, cette tragédie des coulisses derrière la féerie de la scène s'impose à nous comme une préface à l'étude de l'homme.

Histoire de l'homme, étude de l'homme : ces interprétations personnelles ne valent que ce que pèsent mon témoignage et mon jugement; mais elles s'étaient l'une l'autre parce que fondées toutes les deux sur la connaissance directe de l'homme. Et dans cet essai de reconstitution du génie, le récit dramatique de sa vie intérieure est de nature à éclairer singulièrement l'analyse psychologique de son caractère et de ses méthodes. Posons-nous donc, au seuil de notre étude, ce problème aigu de la vocation : quelles ont été, dans Lyautey même, les origines de Lyautey ? Comment s'est-il réalisé en lui ?

Pour quiconque embrasse d'une vue cavalière la vie de Lyautey, sa vocation paraît se déterminer très tard : jusqu'à quarante ans, son destin ne le voue, semble-t-il, qu'à quelque carrière normale, à vrai dire assez brillante, d'officier de la III^e République. Puis, soudain, l'aiguillage colonial..., qui, seize ans plus tard, le mène à l'étape finale de sa gloire : le Maroc. En réalité, la vocation de Lyautey est parfaitement *déterminée* dès l'origine; mais elle ne se dégage qu'à la longue et ne *s'aiguille* qu'à l'âge de quarante ans.

Il vient au monde avec une seule vocation en germe : le pouvoir, ou plutôt *la puissance*, dont le pouvoir n'est qu'une des formes de réalisation. La « volonté de puissance » : tel est le sens de sa vocation profonde. Une seule poussée dans tout son être, vers ce but unique : être *chef*; être *le premier*; être *un centre*, être *le centre*...

Mais cette poussée trouvait un obstacle dans son excès même : soumis à une telle pression, son génie fusait en tout sens, risquait de se perdre en se prodiguant. D'où la nécessité de le discipliner, de le concentrer et de l'orienter. Pour réaliser et appliquer sa propre puissance, Lyautey avait à se vaincre lui-même, avant les éléments et les hommes. Il lui fallait — forger d'abord, *l'instrument de sa vocation* : ce sont les années de « vie cachée », les années de lutte et finalement de triomphe intérieurs; — ceci fait, *trouver la voie de cette vocation* : ce sont les années de « vie publique », les années d'exploration tenace vers ce but suprême, se réaliser dans une œuvre.

LA VOCATION SE DÉGAGE : LES ANNÉES DE VIE CACHÉE

« Forger l'instrument de sa vocation » : rude entreprise pour un génie débordant. Elle exige de lui qu'ayant pris conscience de cette vocation, il concentre toutes ses forces pour les braquer en un seul faisceau.

PRISE DE CONSCIENCE.

Premier acte de sa tragédie intérieure : la période des années de jeunesse, et surtout des années de Saint-Cyr et de l'Ecole d'Etat-Major. Il nous reste sur cette phase de la vie de Lyautey un document précieux : sorte de journal écrit à la volée au cours de crises fougueuses de confession, dans des élans de sincérité vis-à-vis de soi que n'altère encore aucune arrière-pensée de publicité (le personnage, s'il en jouait un, n'était alors qu'au dernier plan de la conscience), et où s'exhalent les cris d'angoisse d'une âme écartelée¹. L'alerte avait été si vive en lui, que ses lettres d'une époque ultérieure, publiées sous le nom de *Lettres de jeunesse*, en portent encore la trace. Toute sa correspondance, d'ailleurs, tous ses écrits en font foi. Mais le témoignage le plus frappant nous a été donné direc-

1. M. Patrick Heidsieck a publié des extraits de ces « Notes de Jeunesse » dans son beau livre : *Rayonnement de Lyautey*.

tement par sa parole : à chaque instant, au cours de ces conversations qui campaient l'homme tout entier dans sa vérité composite, faite de théâtre et de réalité, il aimait à revenir sur certains épisodes de cette période qu'il appelait sa « crise mystique » : les deux retraites à la Grande Chartreuse, les entretiens pieux avec le Père de Nicolaï; et s'il mettait évidemment quelque complaisance à nous étonner en découvrant à nos yeux, sous l'image du chef en herbe, la figure surprenante d'un ascète, nous n'en sentions pas moins chez lui l'écho sincère d'une crise véritablement douloureuse, dont il gardait des souvenirs fervents, peut-être d'obscurs regrets...

Période douloureuse en effet. A peine sorti des années irresponsables du collège, où s'étaient donné libre cours, sans risque, ses goûts et ses dons naturels de domination, le jeune Saint-Cyrien, confronté avec le problème d'une vie responsable, se trouvait brusquement aux prises avec d'autres goûts et d'autres dons de sa nature impatiente. Deux grandes impulsions concurrentes se livrent alors bataille en lui. L'une est, dans son âme, l'expression de Dieu : la Foi; elle le voue à la sérénité dans le détachement et la contemplation, à la retraite en présence de soi, à l'exaltation mystique. L'autre est la manifestation du Démon tentateur : l'Ambition; elle l'appelle aux voluptés terrestres de la vanité, de la domination, de la gloire, des « trônes humains »...

Lutte décisive, chez le jeune Lyautey, de l'homme contre lui-même pour la conquête de son unité intérieure. Pénétré de la conscience exaltante de ses forces, mais aussi de leur excès, de leur impatience, de leur dérèglement, c'est en les réduisant en servitude, en les humiliant pour les sublimer en Dieu, qu'il veut atteindre

au-dessus de lui, sur les hauts plateaux de la Foi, son unité parfaite. Cependant cet autre lui-même qui est son démon, portant en lui la tentation d'une unité plus proche, brûle de tendre et de rassembler ses forces, de les concentrer sur des tâches humaines.

La paix de l'âme dans le repos de la Foi, ou dans la course de la Puissance? Débat épique chez ce collégien d'hier, encore chaud de ses années d'étude où la passion romantique de son moi s'est nourrie d'introspection et d'éloquence : le jeune Lyautey entreprend une guerre à mort contre cette passion profane, contre l'obsession intérieure de son moi, de son penchant à le mettre constamment en vedette, sa tentation de paraître et de séduire, son besoin insatiable de dominer, d'être partout le Centre, partout sur un théâtre (« même, dit-il, avec moi-même... »), son ambition sans mesure et sans choix (« J'ai toutes les ambitions. Je suis dévoré et je ne vois en tout que Moi... »). Entre son moi transcendant et son moi débordant, ce combat l'effraye, et il s'écrie : « Paix, paix, paix! Mais force surtout, et qu'il m'en reste assez pour la bonne et vraie lutte. Achevez celle que je soutiens contre moi-même, délivrez-moi de cet ennemi de chaque heure, ma double âme!... »

Sa double âme! C'est celle de certains génies passionnés, que la pression de leur puissance pousse à se dépasser : Lyautey, — mais aussi sainte Thérèse, — mais aussi, plus près de lui, à côté de lui, le Père de Foucauld. Dans ces âmes dévorantes et rayonnantes, Dieu n'est-il pas leur orgueil divinisé par le triomphe sur lui-même? Car chez de Foucauld comme chez Lyautey, la volonté de puissance s'alimente au brasier de l'orgueil : orgueil si intense qu'il tend à se détruire lui-même en se consumant, mais sa propre combustion l'épure; orgueil souverain qui, s'érigeant en juge de

lui-même, tend à se châtier, mais sa propre condamnation le hausse. Quelle voie choisira leur orgueil insatiable? La voie divine, celle de l'orgueil épuré dans le sacrifice, la mortification et l'humiliation, sublimé dans la contemplation solitaire de sa déchéance volontaire? ou la voie terrestre, celle de l'orgueil avide et gavé de satisfactions humaines?

C'est entre ces deux pôles de l'âme que Lyautey se débat, hésite. Se l'avoue-t-il à lui-même? Il voudrait n'avoir pas à choisir... Il voudrait satisfaire à la fois sa voracité profane et ses appétits spirituels. Mais où trouver en lui l'élixir de vie, le talisman de paix intérieure, capables de concilier sa « double âme » et sa double vocation? Il le trouve enfin, ou croit l'avoir trouvé : et c'est l'« action », ou du moins ce qu'il appelle alors l'action, c'est-à-dire la vie active, ardente, la vie du métier vécue à fond (la notion de l'action créatrice ne lui apparaîtra que beaucoup plus tard, au cours de ses premières expériences coloniales du Tonkin et de Madagascar). L'Action : grande invention, grande illumination intérieure du jeune Lyautey. Enfin la paix, l'unité de l'âme dans l'action! Elle lui ouvre les voies de la vie, mais aussi, pense-t-il, celles du « dépassement »... « Ce seuil du monde de Dieu, il me semble que je le dépasse »... L'action : « Mon métier compris, dit-il, vu dans sa grandeur jusque dans ses petitesses, métier d'immolation et de dévouement : mon métier appliqué à ma foi dans mon œuvre »... L'action : « Unité dans mon existence de ma vie et de ma foi »...

Ces cris de l'âme sont significatifs. Si l'Action lui paraît concilier en lui son Démon et son Dieu, c'est que son Démon y prend le masque de son Dieu pour lui ravir l'objet de sa Foi. Est-il conscient du mensonge de ce mirage intérieur? En réalité, l'action n'est

nullement une conciliation : elle est un choix. Entre les deux voies qui s'ouvrent devant lui, celle du détachement et celle de l'ambition, celle du dépassement et celle de la réalisation du moi, celle de l'orgueil divin et celle de l'orgueil terrestre, il a choisi la seconde, qui le sépare de l'autre sans rémission. Se lancer dans l'action, c'est pour lui, qu'il l'admette ou non, sacrifier son orgueil à son ambition, son image devant soi-même à son image devant les hommes. Il a beau tenter de se donner le change, s'il s' imagine atteindre dans l'action l'orgueil qui se surpasse, c'est que, peut-être à son insu, il a réduit ses exigences ou les a fait taire. Son âme ne s'est unifiée qu'en sacrifiant son double. D'où le bruit de déchirement qui perce dans son exaltation...

Quel contraste, sous cet angle, dans la carrière de ces deux volontés de puissance : Lyautey et de Foucauld ! Même combat intérieur, chez le jeune de Foucauld ; même excès de forces contraires ; même poussée passionnée vers les deux vocations ; mais il choisit Dieu ¹. Après quelques hésitations fougueuses, l'illumination lui vient aussi, mais elle l'engage tout entier dans la voie divine, sans compromis vis-à-vis des hommes ni de lui-même. Et il trouve avant tout dans la Foi, — une foi brutale et totale où n'entre aucune dose d'auto-suggestion ni d'auto-complaisance —, puis dans le renoncement monacal, enfin dans l'apostolat du désert, le dépassement de sa puissance et l'épuration de son orgueil. Encore cette volonté de dépassement et d'épuration, qui l'a conduit à une magnifique humilité solitaire, ne va-t-elle pas chez lui sans déboires : la vie de De Fou-

1. Chose curieuse, ils ont eu l'un et l'autre, à peu près à la même époque (1885-1886), le même directeur de conscience : le Père Huvelin. Il a converti le jeune de Foucauld, on sait comment. Lyautey n'a pas été touché par la grâce.

cauld nous montre les efforts longtemps impuissants de ce saint pour dompter ce qui reste en lui d'orgueil terrestre, pour l'anéantir dans la Trappe mais il étouffe dans la règle et s'échappe, pour le mortifier dans l'abjection volontaire d'un ordre mendiant mais l'inutilité, la vanité de cette vie le lassent et, s'il s'évade encore, c'est pour se hausser, seul et nu, sur ce piédestal immense : le Sahara. Du moins a-t-il renoncé sans retour aux joies palpables de l'ambition. Son orgueil reste haut et pur dans la compagnie de Dieu...

Ce parallèle nous donne la clé du sentiment complexe, qui n'a jamais été défini ni même avoué, de Lyautey à l'égard de De Foucauld. Entre les deux hommes, l'étincelle, manifestement, n'a pas jailli. L'entourage de Lyautey, qui les avait vus ensemble, disait : ils s'estimaient mais restaient étrangers l'un à l'autre. Oui, mais pourquoi ? C'est qu'en présence de De Foucauld, Lyautey se sentait interdit, comme au seuil d'un monde inaccessible, devant ce noble ermite blanc, dont la sainteté restait hors d'atteinte de sa séduction profane, dont l'humilité même l'admirait de trop haut. Cette apparition candide évoquait en lui le souvenir lointain du temps de sa double âme ; elle était le fantôme de son âme abandonnée, la plus pure, la plus noble, dont l'orgueil avait le moins d'ambition et le plus d'exigence. Elle était le Lyautey imaginaire de toute sa jeunesse, le Lyautey de la Grande Chartreuse et des nuits exaltées de Saint-Cyr. Et ce fantôme le regardait s'agiter pour la gloire terrestre.

Quel Lyautey fût devenu Lyautey s'il avait pris le chemin de Dieu ?

... Ainsi, c'en est fait. Après de grandes convulsions, après deux retraites à la Grande Chartreuse, exaltantes

et inefficaces, après deux rechutes dans le monde, bourrelées d'inutiles remords, le jeune Lyautey, au premier carrefour de sa vie intérieure, a délibérément et définitivement choisi l'action, c'est-à-dire, il le sait bien (sans se l'avouer), l'ambition. Et avec quelle joie d'être libéré de ses scrupules et de ses remords mystiques! avec quelle impatience du temps qui passe et qu'il perd, quelle hâte de « sortir »! « Maintenant tu rentres dans la foule, et cependant il en est d'autres qui commencent à surgir et dont les vingt-deux ans éclatent d'espérance, de gloire et de lumière... » (A vingt-deux ans déjà, la hantise de la concurrence!)

Et il s'apprête, ayant trouvé sa voie, à s'y jeter avec toutes ses forces...

CONCENTRATION.

... Pas encore pourtant. Ces forces, Lyautey doit auparavant s'en rendre maître, les grouper en faisceau pour en faire un seul instrument au service de sa vocation. C'est le second acte de son drame psychologique.

Travail difficile de mobilisation, de concentration intérieures, qui durera des années. Car ce génie souverain porte en lui l'anarchie. Cette nature de chef nourrit en elle vingt chefs indépendants qui commandent : des tendances divergentes, souvent contradictoires, toutes violentes, toutes au paroxysme, l'écartèlent à vouloir chacune le dominer en entier.

On a signalé maintes fois les « contradictions » de Lyautey : elles sautaient aux yeux. Mais, à l'époque où l'ont connu la plupart de ses historiens et de ses familiers, il avait depuis longtemps rétabli l'ordre en lui : ces contradictions, qu'il se plaisait manifestement à étaler et à grossir, nous ne les prenions guère au

sérieux; elles se manifestaient à nos yeux beaucoup moins comme des paradoxes psychologiques que comme des effets de scène destinés à séduire un public. Nous nous trompions pourtant : elles avaient, en vérité, des racines profondes dans sa nature; leurs masques de théâtre représentaient leurs vraies figures de jadis, du temps où les forces sauvages de son être n'étaient pas encore domptées.

Dans l'ordre politique (au sens large du mot), ces forces déchainées prennent pour la plupart leur source, au plus profond de sa nature, dans deux tendances quasi organiques, qui participent en lui de l'instinct plutôt que de la raison, et opposées l'une à l'autre.

I. L'une procède d'un sens inné de la Tradition, conçue comme le centre de gravité de la conscience individuelle et collective, comme le fondement de la hiérarchie et de l'ordre, comme le facteur essentiel de continuité et d'harmonie dans l'être et entre les êtres, comme la source de la vertu sociale du respect. Cette notion vieille, que Lyautey charrie dans son jeune sang, n'est pas seulement l'apport qu'y ont accumulé des générations (nobles et roturières) de serviteurs du prince. Elle exprime aussi l'instinct constructeur qui est déjà en lui : car on ne bâtit rien, dans les âmes comme sur le sol, que par accumulation de matériaux en couches successives, suivant des plans continus; sans tradition, pas d'architecture sociale. Ce génie positif et dynamique a imprimé son caractère propre au traditionalisme de Lyautey. Il est traditionaliste avec passion, mais c'est une passion que n'attise aucun intérêt personnel, aucun souci de conservation et de défense sociales : une passion novatrice et créatrice. Il n'est conservateur que pour bâtir, réactionnaire que pour

agir (« conserver, dira-t-il plus tard, et réagir » ¹).

Lyautey n'a pas encore pleinement conscience en lui de l'esprit créateur qui lui souffle ses impatiences. En attendant, le culte impérieux de la tradition l'entraîne jusqu'au bout de ses dogmes et de ses rites. De là procèdent chez lui des impulsions violentes qui marquent profondément son histoire :

Et d'abord le *choix de la carrière militaire*.

Pourquoi ce jeune homme de dix-huit ans, dont la nature contenait en germe toutes les ambitions, s'est-il déterminé pour l'Armée? (Décision capitale : on se demande quelle eût pu être la destinée d'un Lyautey civil.) C'était l'époque, il est vrai, à peu de distance de la défaite de 70 et de l'échec d'Henri V, où la carrière militaire, refuge des espoirs de revanche patriotique et monarchique, ouvrait aux ambitieux des perspectives de pouvoir : Hubert Lyautey a certainement subi l'attrait de cette chance. Mais ce n'était qu'une chance, peut-être illusoire, dans une voie peu attrayante en soi, bornée par un petit horizon de métier : dans d'autres directions s'ouvriraient devant lui, en cette période de désarroi politique et social, des horizons de vie plus fertile, plus variée, peut-être plus chargée de pouvoir et de gloire.

S'il penche décidément pour l'Armée, c'est que s'ajoute dans la balance le poids de sa foi traditionaliste : il obéit à des traditions de famille (deux générations d'officiers généraux avant lui); il met sa vie en harmonie avec son dogme de la hiérarchie nécessaire.

C'est ainsi que le génie le plus impétueux et le plus avide de son temps part à la conquête de son destin

1. Voir, dans *Paroles d'action* (p. 341), l'étonnante variation sur ce thème : Nous *conservons* et nous *réagissons*.

avec l'uniforme pour emblème et la caserne pour horizon.

Le sens aristocratique.

On parle souvent du « snobisme » de Lyautey; mais c'est ne voir que l'écorce des choses. Dans la mesure où le mot snobisme (qu'il s'agisse de snobisme mondain ou intellectuel) a un sens pour ceux qui l'emploient, il implique deux notions essentielles : c'est sans conviction profonde, par imitation et gloriole, avec plus d'ostentation que d'audace, que le snob adopte, pour leur rareté, pour leur prééminence, certaines manières de penser ou de vivre; en les adoptant comme rares ou prééminentes, il s'y reconnaît par là même étranger. En ce sens, Lyautey n'est pas snob, parce qu'il est sincère, parce qu'il a le principe patricien dans le sang; son prétendu snobisme n'est qu'une tendance habituelle à grossir ses effets dans une profession de foi politique et sociale. Il n'est pas snob : il est aristocrate.

D'où sa foi monarchiste, beaucoup plus profonde en lui que ne pouvaient le laisser croire certaines exagérations manifestes : elle s'exalte, au sein de la chapelle légitimiste, dans la dévotion au comte de Chambord; elle reste latente et souvent s'exaspère sous le joug de la III^e République, à laquelle il ne se rallie qu'à contre-cœur à la suite de Léon XIII; elle trouvera plus tard un terrain d'élection dans les pays d'outre-mer...

D'où son lyrisme lorrain : le thème historique et sentimental de son attachement à « ses ducs », l'étalage de son loyalisme habsbourgeois, sa déclaration d'allégeance à l'archiduc Otto...

D'où son admiration pour l'Allemagne, dont il vante le génie de la tradition, de la discipline et de l'ordre,

mais ignore le démon de la force, de la violence et de la destruction.

D'où, enfin, son culte de l'aristocratie : l'apologie du sang bleu, la déférence envers les vieux noms de France, le goût des arbres généalogiques, la stricte observance des codes du « Faubourg », la passion des relations et des salons, toute une affectation de « snobisme » (au sens étroit du mot) qui paraît souvent désuète, quelquefois puérile, mais elle trahit une forme de traditionalisme politique, associant le respect à la dignité, qui imprégnera plus tard ses méthodes de Protectorat.

Le dégoût de la démocratie.

Au moment où le jeune Lyautey, sortant de Saint-Cyr et de l'Ecole d'Etat-Major, aborde sa vie responsable, en ces années 77-80 la France paraît pour la première fois tenter une expérience durable du régime démocratique. C'est alors que Lyautey prend conscience de son incompatibilité foncière avec la démocratie. Il ne lui pardonne pas ses origines; il rejette au fond ses principes.

La démocratie en France est née sous le signe de la Révolution : cette nouvelle conception de l'ordre social s'est affirmée à l'origine comme en rupture violente avec la tradition, avec le passé. D'où la réaction hostile de Lyautey. Son horreur de tout ce qui fleure le révolutionnaire se rattache en lui, comme son sens de la tradition, à une exigence profonde de *stabilité* : pour cette âme dynamique, la stabilité conditionne l'équilibre social, mais un équilibre en marche et sans à-coups. C'est grâce à cet instinct primitif que, plus tard, le jour où il prendra contact en Indochine et au Maroc avec des civilisations immobiles, ce forcené de l'action saura mieux que quiconque s'y intégrer sans effort et

sans mensonge. Car il respecte le respect. S'il est un fanatique du progrès, c'est d'un progrès par accumulation, non par révolution.

Anti-révolutionnaire, il a des réflexes patriciens. Curieux et compréhensif du *peuple*, de ses besoins et de ses exigences, il se sent hostile et fermé devant la *plèbe*, la masse revendicatrice, chargée d'envie et de haine, fanatique de révolution et de destruction.

Anti-révolutionnaire, il réprouve l'usurpation. Tous ceux qui l'ont connu pendant ses années de vie publique se rappellent ses pittoresques diatribes contre cet ennemi personnel de toujours : Napoléon. Cette haine à distance s'était nourrie alors d'une quantité de raisons ou de prétextes que nous aurons l'occasion de découvrir au cours de cette étude; mais à l'époque où nous nous plaçons, elle est déjà née chez lui, et si son expérience ne lui permet pas encore de juger en connaissance de cause les méthodes de commandement de Napoléon, ce qui le révolte en lui déjà, c'est l'usurpateur, le renégat révolutionnaire d'un régime de révolution. Lyautey, par tempérament, a toujours méprisé le « tyran », au sens antique du mot, ce révolté contre la révolte, ce produit monstrueux de la démocratie. Quelle erreur psychologique, de la part de certains, que de lui avoir attribué le dessein de quelque « coup d'Etat » impérialiste, renouvelé du 18 brumaire ou du 2 décembre! Rien de plus contraire à sa nature qu'une telle usurpation de pouvoirs usurpés. S'il pensa jamais à un coup d'Etat, ce fut un coup d'Etat de restauration, non de révolution, fondant sur de vieilles traditions une monarchie constitutionnelle dont il eût été le tuteur absolu : un moderne Louis XIII gouverné par son Premier Ministre dans les règles de l'étiquette.

Plus encore que sa filiation révolutionnaire, les prin-

cipes mêmes sur lesquels repose la démocratie choquent la raison du jeune Lyautey.

Le dogme essentiel de la souveraineté du Peuple lui paraît à la fois pernicieux et absurde. Pernicieux, parce que fauteur de changement et d'incohérence, donc d'instabilité, de déséquilibre social. Absurde, parce que sans fondement philosophique ou moral : quel autre principe de souveraineté, en dehors de Dieu, que la Durée? S'il existe une souveraineté du peuple, c'est celle du peuple *dans le temps* : la souveraineté *des générations*, que seule personnifie la lignée du roi.

De même d'un autre dogme, corollaire du premier : le vote en tant qu'expression de la souveraineté du peuple. La sélection par l'élection, la décision par le vote, Lyautey s'insurge contre ces hérésies. La hiérarchie échappe par nature à l'élection : elle est donnée ou s'impose au peuple, elle n'est pas de toutes pièces fabriquée par lui; elle émane peut-être de son instinct, pas de sa conscience; elle traduit la volonté obscure de plusieurs générations d'âmes, non la réflexion précise d'une masse de cerveaux vivants. Conférer au peuple le soin d'élire ses dirigeants, c'est l'inviter à contrebattre la tradition ou le prestige, à se mettre au-dessus du passé ou du talent. Quant au vote comme principe de décision, il n'engendre que transaction, compromis, moyenne : principe fatal, ennemi de l'action, laquelle suppose un choix responsable.

Le catholicisme politique.

Catholique par la naissance, Lyautey à l'âge d'homme s'est consacré catholique par la raison. S'il a choisi délibérément la religion catholique, c'est qu'elle est à ses yeux la religion de la tradition, de la continuité dans l'ordre, dans la hiérarchie, dans le pouvoir, la religion de

LEURS FIGURES



DOMAINE HISTORIQUE

Philippe Erlanger
DIANE DE POITIERS

Philippe Erlanger
LOUIS XIII

Philippe Erlanger
GEORGE VILLIERS,
DUC DE BUCKINGHAM

Waldo Franck
BOLIVAR ET SES PEUPLES

Mgr. Grente
L'ÉMINENCE GRISE

Pierre Lyautey
GALLIENI

André Maurois
LA VIE DE DISRAELI

Lytton Strachey
VICTORIENS ÉMINENTS

Gérard Walter
ROBESPIERRE

*La collection "Leurs Figures" comporte près de quatre-vingts titres,
répartis en quatre "domaines" :
histoire, littérature, musique, vie de l'esprit.
Nous vous en présentons quelques-uns, extraits du catalogue.*

G A L L I M A R D

950 F + T. L.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

